

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 86 (1959)
Heft: 3

Artikel: Nos patois et leurs titres de noblesse
Autor: Montandon, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-231266>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

*"A force de parler, j'en suis venu chez
moi."*

GRAMMUS

Nos patois et leurs titres de noblesse

par Charles MONTANDON

On a cru trop souvent, dans des milieux qui furent très larges mais qui, heureusement, le sont beaucoup moins aujourd'hui, que les patois n'étaient que des baragouins de bas étage, alors qu'ils sont en réalité (pour employer une expression à la mode), des langages sous-développés.

On nous a tellement fait lire la Chanson de Roland dans sa traduction française qu'on a oublié qu'il s'agit là d'une œuvre originale en patois normand. Que les Chroniques de Froissard furent écrites en dialecte de Valenciennes, tandis que Aucassin et Nicolette l'était en picard. Que Jean Bodel a rédigé son Jeu de Saint-Nicolas dans son parler qui était d'Artois et que le grand Chrétien de Troyes écrivait toujours en champenois. La première œuvre en français fut, sauf erreur, la Vie de Thomas Becket, de Garnier de Pont-Ste-Maxence (après 1172). Il ne faut pas oublier non plus les Troubadours qui jouèrent en langue d'oc le même rôle que les Trouvères en langue d'oïl.

La Pléiade au XVI^e siècle et le romantisme au XVII^e recommandaient vivement de puiser dans les patois. Montaigne, cet amoureux du gascon, employait avec ravissement le mot escarrabilhat (dégourdi) et il était imité par les snobs de son temps. Il y eut tous les bâtisseurs de la langue française, ceux qui l'ont nourrie de cette nourriture saine et puissante qu'est le patois : Rabelais, Villon, Marot, Molière, puis Voltaire, Châteaubriand, Gérard de Nerval.

Et les générations d'amis du patois se sont succédées jusqu'à nos jours avec René Bazin, Francis James, Alphonse Daudet, Maurras (deux traducteurs du provençal), Gustave Thibon, les académiciens rhodaniens Henry Bordeaux et Edouard Herriot, la Bourguignonne Colette, les Romanches Ascoli, Muoth, Lansel et Huonder, l'Alémanique Gotthelf, le Tessinois Chiesa, les Provençaux Mistral et Roumanille et tout le félibrige, les Occitans Pagnol et Giono. Ailleurs, des évêques, des pasteurs, un chanoine Kir, député-maire de Dijon.

Chez nous, Ramuz a — quoi qu'on en dise — employé dans ses romans des mots patois vaudois et valaisans par dizaines (au hasard : replat, tsergosse, crèzu, palanche, brante, bossette). Citons encore C.-F. Landry, ami fervent du vieux parler, Juste et Urbain Olivier (voir ses dialogues patois dans La Petite Côte), Benjamin Vallotton, René Morax, Gonzague de Reynold, Henri Perrochon, Jean Gabus, les patoisants Joseph Bovet et Maurice Zermatten. Sans compter le professeur Herzog, qui nous a offert les fables de La Fontaine en patois, le doyen Bridel, Alfred Ceresole. La liste est longue.

Sait-on que le grand philosophe protestant Alexandre Vinet aimait à redire les vieux proverbes rustiques : Diu ein a z'u pedhî ! Et que le réformateur Pierre Viret s'exprimait fréquemment en patois à la chaire ? Que le juge fédéral Virgile Rossel composait avec plaisir et bonheur des poèmes en vieux parler jurassien ? N'est-ce pas, sauf erreur, un évêque fribourgeois qui disait : « Nul ne peut se targuer de connaître le français ; ce que j'en sais, je l'ai appris, car jusqu'à l'âge de douze ans je n'ai parlé que le patois » ?

Autrefois, la cour du comte de Gruyère se tenait en patois. Aujourd'hui encore, plusieurs assemblées communales fribourgeoises, valaisannes et jurassiennes délibèrent en dialecte.

Romands, écoutons les grandes voix qui, au cours des âges, ont proclamé l'amour du quant-à-soi. On est resté trop longtemps sourd aux appels des plus grands écrivains ; on s'est si bien bouché les oreilles qu'encore un demi-siècle et il n'y aura peut-être plus besoin d'oreilles, car il n'y aura plus rien à entendre. Maintenons nos patois afin que, demain, l'histoire ne puisse nous appliquer ce vers de La Fontaine, hélas déjà combien actuel : « Oh ! combien de Césars deviendront Laridon ! »

SI VOUS ALLEZ ...

... à Marchissy, vous verrez, à proximité de l'église, un arbre imposant, le plus gros d'Europe, paraît-il. C'est un tilleul à petites feuilles, dont le tronc mesure onze mètres de circonférence. On dit que, évidé, ce tronc pourrait contenir une classe enfantine. Cet arbre était déjà signalé en 1723 et c'est sous son feuillage que l'on enseignait l'école de soldat au temps des commis d'exercice. On y fit également maints banquets patriotiques. Au commencement du siècle dernier, il fut frappé par la foudre, qui fit flamber durant un instant le centre de l'arbre. Ses blessures se sont assez bien cicatrisées ; toutefois, le fût est creux.

A titre de renseignement, le fameux tilleul de Fribourg ne mesure que 4 m. 70 de circonférence ; ce n'est, hélas, plus qu'une ruine. Celui d'Emmaus, près de Bremgarten, atteignait au commencement du siècle 8 m. 48, et l'un des plus gros arbres de notre pays, l'étable sycomore de Melchtal, ne dépasse que de peu 9 mètres. Les gens de Marchissy en sont fiers, cela se conçoit, et ils ont placé sur leur écu communal une fleur de tilleul pour honorer un arbre qui donne une telle célébrité à leur village.

Ad. Decollogny.

(Qui nous écrirait des Si vous allez... fribourgeois, valaisans ou jurassiens ?)